

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

AP 21
210
per

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER

JANVIER

3eme Volume, 1ere Livraison

MONTREAL
TYPOGRAPHIE DE LA “GAZETTE”

1884

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1. Sonnet..... LOUIS FRÉCHETTE
2. La Véréndrie..... B. SUITE
3. L'Isle aux Démons.....
 - I. Prologue.....
 - II. Evocation.....
 - III. En Bretagne..... LOUIS H. TACHÉ
4. L'Artisan (poésie)..... SPERANZA
5. La Cloche de Caughnawaga..... TRADUCTION
6. Octave Crémazie..... THOS CHAPAIS

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Revue littéraire paraissant mensuellement par livraisons
de 48 pages.

ABONNEMENT - - - - - { \$1.00 par année d'avance
1.50 dans l'année
Souscription - - - 10 centins la livraison

DIRECTEUR-GÉRANT :

M. LOUIS H. TACHÉ,

DÉPT. DU SECR. D'ÉTAT, OTTAWA.

AGENCES :

QUÉBEC : MM. L. J. DEMERS & FRÈRE,

30, rue de la Fabrique, Québec.

MONTRÉAL : MM. L. H. TACHÉ & CIE.,

6, rue St. Jacques, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction, les envois d'argent, et les livraisons refusées de la revue devront être adressés au Gérant.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“ Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il ne les
ait oubliées.”

CHARLES NODIER.

TROISIÈME VOLUME

MONTREAL
TYPOGRAPHIE DE LA “GAZETTE”

1884

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

FONDÉ LE 1^{ER} JANVIER 1882 À QUÉBEC ET PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE

M. LOUIS H. TACHÉ

Droits de reproduction réservés

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

SONNET

A. M. ET MME CHAS LANGELIER

(Pour leur premier-né)

Des pays inconnus cher petit voyageur,
Récemment arrivé dans notre monde étrange,
Pourquoi ton grand œil noir qui de longs cils se frange
Nous jette-t-il parfois ce regard tout songeur ?

Te sentirais-tu donc prisonnier dans ton lange ?
Ton cœur nourrirait-il quelque secret rongeur ?
Ou bien mesures-tu l'effrayante largeur
Du gouffre qui déjà te sépare de l'ange ?

Dis, regretterais-tu les fleurs d'or de l'Eden ?
Mais non, ton front rosé s'illumine soudain ;
Un sourire a chassé le nuage éphémère ;

Une vision blanche accourt à ton chevet ;
Et ta prunelle, qui des chérubins rêvait,
Retrouve tout un ciel dans les yeux de ta mère !

LOUIS FRÉCHETTE.

LE NOM DE LA VÉRENDRIE

Pierre Gautier de Varennes, sieur de La Vérendrie, a été le Cartier et le Champlain du Nord-Ouest. La première époque de sa vie est encore peu comprise. Dans cet article, je me propose de parler du nom qu'il portait et de faire en sorte qu'on ne confonde pas ce personnage avec ses frères.

Louis, frère aîné de Pierre, avait été baptisé aux Trois-Rivières le 7 septembre 1673. Il porta le surnom de La Vérandrie. Vers ce temps existait en France un certain Monsieur de la Vérandrie ou Vérendrye, qui était parent de René Gaultier de Varennes, gouverneur des Trois-Rivières, et qui transigeait avec lui des affaires concernant la traite des pelleteries.

Le 25 mai 1676, au registre des Trois-Rivières, (baptême de Louis Massé) "M. de la Vérandrie" est mentionné comme parrain, représenté par le sieur Godefroy de Lintot. Il s'agit probablement du jeune Louis ci-dessus, né en 1673. Au même lieu, le 21 juin 1686, à la sépulture de Jean-Baptiste Pepin, furent présents "Louis Gaultier, sieur de la Verenderie" et "Jean Gaultier, sieur de la Verenderie"; la seule signature que porte la pièce se lit "Laverandrie." Même année, 26 septembre, le parrain de M. Marguerite Lefebvre dit Lacerisaye est "Louis Gaultier, fils du gouverneur"; il signe: "Louis de Laverandrie."

Voici l'acte de baptême du Découvreur: "Le dix huitiesme jour de novembre de l'an mil six cent

“ quatre vingt cinq, par moy, F. G. de Brullon, curé de
 “ l'Eglise paroissiale de Nostre-Dame des Trois-Rivières,
 “ a esté baptisé en la dite Eglise, Pierre Gaultier, fils
 “ de Messire René Gaultier, Escuier sieur de Varenne
 “ et Gouverneur pour sa majesté, des Trois-Rivières, et
 “ Damoiselle Marie Boucher sa femme. l'enfant est né
 “ du dix sept du dit mois et an. Son parrein a esté
 “ Messire Pierre Boucher, son grand père, en la place
 “ duquel Lambert Boucher, son fils, a tenu le dit enfant ;
 “ et la marraine a esté Magdeleine Gaultier dit du
 “ Tremblé sa sœur ; lesquels ont signé suivant l'ordon-
 “ nance.” (Signatures) “ GRAND-PRÉ. MAGDELAINE DE
 “ VARENNE. F. G. DE BRULLON.”

Le 17 novembre 1685 tombait le samedi. L'année pro-
 chaine (1885), nos compatriotes établis au Nord-Ouest
 devraient célébrer le deuxième centenaire du décou-
 vreur et fondateur de leur pays.

Au baptême de Louis LeMaistre, le 6 janvier 1689,
 (Trois-Rivières), le parrain est “ Louis Gaultier, sieur de
 la Veranderie, enseigne d'une compagnie des troupes
 qui sont en Canada ” ; il signe “ Laveranderie.” Ce
 jeune homme était âgé de quinze ans et quatre mois.
 Le 20 avril 1690, à Boucherville, Madeleine de Varennes
 est marraine avec “ son frère Louis de Varennes, Ecuyer,
 sieur de la Verandrie.” A Boucherville encore, le 19
 décembre 1691, “ Madeleine Gaultier ” est marraine ;
 le parrain se nomme “ M. de la Verandrie son frère ” ;
 ce dernier signe : “ Laverandery.” Après cette date, on
 ne le retrouve plus en Canada.

René Gaultier de Varennes, gouverneur des Trois-
 Rivières, étant mort en 1689, sa veuve alla se fixer à
 Boucherville où elle est mentionnée le 13 août 1690 ;
 elle y demeura jusqu'à la fin de l'année 1695, époque où

elle se rendit à Varennes ; sa résidence ordinaire était encore dans cette seigneurie à la date du 1er juillet 1707.

D'après M. Margry (¹), Pierre était, en 1697, cadet dans les troupes et s'appelait La Verendrye. Notons qu'il avait douze ans. L'officier en question devait être Louis, frère aîné de Pierre, alors âgé de vingt-quatre ans, et qui, si je ne me trompe, partit pour la France vers 1701 au moment où commençait la guerre dite de la succession d'Espagne, car de 1697 à 1701, la paix ayant été générale en Europe, il n'est pas probable que l'on ait offert du service en Europe aux officiers canadiens durant ces trois ou quatre années. M. Margry fait entrer Pierre au régiment de Bretagne en 1706, mais il est évident qu'il s'agit de Louis puisque Pierre était à Varennes en 1707.

“ Pierre Gauthier de Varennes, Ecuier, sieur de Boumois,” figure au registre de Varennes en 1702, 1704, 1707. Il n'y prend ni autre titre ni autre grade. Sa signature est : “ Boumois.” C'est la première fois que nous le revoyons après son baptême. Selon M. Margry, il aurait fait la campagne de la Nouvelle-Angleterre en 1704 et celle de Terre-neuve en 1705.

Le 1 juillet 1707, madame veuve de Varennes passa à son second fils, Jacques-René, le titre de la seigneurie de ce nom. Par le même acte, on voit qu'elle possédait une maison à Montréal. Elle se réserve “ une seigneurie dite de la Verranderie située dans la rivière dite des Trois-Rivières ” ; c'est l'endroit appelé La Gabelle. Il y a aussi dans la paroisse actuelle de Varennes un fief qui porte le nom de La Verendrye. A cet acte de partage des biens de madame de Varennes, Pierre est cité comme absent sous le nom de “ sieur de Boumois et de

(¹) *Revue Canadienne*, 1872, p. 362.

la Veranderie." C'est la première fois que ce dernier nom lui est donné dans les documents que j'ai vus. En cette occasion, sa mère lui accorde la seigneurie du Tremblay contiguë à celle de Varennes. Marguerite, sa sœur, est nommée "Gaultier de la Vêranderie." Louis n'est pas mentionné. Doit-on croire qu'il était mort? Peut-être est-ce de lui que parle la reddition de comptes mise à la fin de la pièce, où il est dit que certaines sommes sont dues à M. de la Veranderie.

Quoiqu'il en soit, Pierre était présent à Varennes, le 22 septembre de cette même année 1707, au mariage de sa sœur M.-Marguerite avec Louis Hingue de Puigibault. C'est la dernière fois que le registre de cette paroisse le mentionne. Le 20 octobre suivant, il est à Montréal, ratifiant pour sa part l'acte du 1 juillet. On le nomme alors "Pierre Gautier, Escuyer, sieur de Boumois de la Veranderie." Il signe "Boumois." Quelques jours plus tard (9 novembre 1707), à Québec, est passé son contrat de mariage avec M.-Anne Dandonneau. Les membres de la famille déclarent au notaire que madame veuve de Varennes donne son consentement, et que si l'on avait le temps de lui écrire avant le départ des navires de Québec pour la France, elle répondrait dans ce sens. Cela n'indique-t-il pas que Pierre devait s'embarquer sans retard, aussitôt après avoir terminé les arrangements relatifs à ses fiancailles?

La guerre faisait rage en Europe. La France pliait sous les coups du prince Eugène et du duc de Marlborough. Plusieurs Canadiens entraient dans les armées de la mère-patrie, de même que nous avons vu, de 1790 à 1812, les Salaberry et les DesRivières s'enrôler dans les troupes anglaises et parcourir avec elles plusieurs contrées des deux mondes. Pierre de la Vérendrye alla rejoindre son frère, Louis, au régiment de Bretagne, si

toutefois ce dernier vivait encore, car on sait qu'il fut tué en Italie, avant 1709.

A la bataille de Malplaquet, le 11 septembre 1709, Pierre gagna le grade de lieutenant, par huit coups de sabre et un coup de fusil dans le corps, dont il guérit contre toute espérance, après avoir été laissé pour mort sur le champ de bataille et cité à l'ordre du jour, dit M. Margry. Néanmoins, comme la guerre tournait au désavantage de Louis XIV et que le trésor était épuisé, les promotions faites dans ces circonstances glorieuses pour les officiers de notre armée ne furent point maintenues. Madame de Vaudreuil, femme du gouverneur général, était passée en France cette année, pour diriger l'éducation des enfants du duc de Berri, s'intéressa au sort de la Vérendrie, mais ne put réussir à lui faire rendre son grade de lieutenant. Bien plus, la commission de cadet, qu'il avait gagnée en Amérique lui fut retirée. L'Histoire nous apprend que ces injustices sont assez fréquentes au lendemain d'un grand désastre national. La Vérendrie était destinée, dans la première partie de sa carrière active, à être traité avec ingratitude, et dans la seconde, à voir ses découvertes et ses prodigieuses fondations méconnues, ou plutôt faisant la fortune des favoris du pouvoir. Madame de Vaudreuil persista dans ses démarches et parvint à arracher une commission d'enseignement, avec laquelle son protégé reparut en Canada.

Le mariage du brave Canadien avec Melle Dandonneau fut célébré à Québec, le 29 octobre 1712. L'époux est nommé au registre de l'église " Pierre Gauthier, écuyer, sieur de la Véranderie, enseigne des troupes de ce pays." Il signe " De Laverandrye." En 1715, il obtint un privilège de traite pour La Gabelle, c'est-à-dire, sur son petit fief de La Vérendrie. L'année suivante (28 octobre), on

voit par l'acte de baptême d'un sauvage, aux Trois-Rivières, que le parrain fut "M. Beaumoïis, enseigne." Ce nom ne reparait plus par la suite.

De ce qui précède, je conclus: 1^o. que Louis et Marguerite ont porté le nom de La Vérendrie, alors que Pierre n'était encore connu que sous celui de Boumoïis; 2^o que Pierre adopta ce nom après la mort de Louis; 3^o que la Vérandrie, la Vérendrie, La Verendrie, La Verenderie, Laverandrie, la Vérandrie, La Veranderie, Laverandrie, la Verandrie, Laverandrye, La Verendrye, la Verranderie, la Veranderie et De Laverandrye sont quatorze formes d'orthographe appliquées à ce nom, tant par la famille qui le portait, que par les notaires et les curés desservant les paroisses. La dernière en date est la signature (29 octobre 1712) du Découvreur lui-même: "De Laverandrye;" elle diffère de toutes les autres, mais elle arrive trop tardivement pour faire autorité.

Et on nous demande d'écrire correctement les noms des personnages qui figurent dans l'Histoire!

BENJAMIN SULTE.

L'ISLE AUX DÉMONS

I

PROLOGUE

Par un soir d'octobre 1539, Georges de Roberval descendait distraitement la rue St Denis, à Paris. Il venait de quitter son ami Gontran de Kermer qui partait, cette nuit là même, pour un long voyage tout-à-fait inattendu.

Georges et Gontran s'étaient connus six ans auparavant, par suite d'un de ces hasards qui enchaînent à toujours deux existences, de même qu'ils mettent aussi parfois entre les hommes une barrière infranchissable. Depuis lors, ils ne s'étaient pas quittés.

On était à cette époque glorieuse du seizième siècle, où la France et l'Italie, après s'être rencontrées les armes à la main, rivalisaient maintenant sur un autre terrain ; où un grand pape et un grand roi présidaient aux destinées de deux grandes nations qui se disputaient la palme dans les arts et la littérature ; où toute une génération ardente, ambitieuse, enthousiaste, se levait au soleil de la Renaissance et s'inspirait des œuvres de ceux qui devaient rester les maîtres dans l'avenir.

M. de Roberval et M. de Kermer se préparaient une carrière brillante, l'un dans les lettres, l'autre dans la

diplomatie. Vivant de la même vie, partageant les mêmes idées, possédés tous deux d'une noble ambition, ils voyaient chaque jour se resserrer les liens de leur amitié. Ils avaient les mêmes joies, les mêmes tristesses. Pas un rêve n'était formé par l'un que l'autre n'encourageât. La douleur ne frappait jamais qu'à demi, chacun des deux en prenant une part.

Gontran avait vingt-six ans, Georges deux années de moins. Le premier avait les cheveux noirs, les yeux noirs, le teint des hommes du midi. Sa haute taille indiquait la force. Sa figure respirait je ne sais quelle fierté et quelle franchise qui commandaient la sympathie et le respect.

M. de Roberval était blond, pâle, délicat. Dans son grand œil bleu flottait vaguement la fatigue, l'ennui. Il semblait que ce jeune homme fût trop faible pour supporter la vie avec ses déboires et ses larmes.

Autant M. de Kermer était gai, entraînant, plein de fougue, autant M. de Roberval était sombre et mélancolique. La nouvelle du départ de son ami avait profondément affecté Georges. Gontran s'en allait, sans dire où, ni pour combien de temps. Ce voyage que rien n'avait fait présager et dont la cause était gardée secrète, brisait bien des projets dont la réalisation avait été rêvée par les deux jeunes gens.

Tout en marchant, M. de Roberval pensait à ces choses. Il arrivait au fleuve.

On était à la veille d'un ouragan et il faisait une profonde obscurité. Le vent ne soufflait point. Pas un bruit dans la ville que les vibrations du beffroi qui, de temps à autre, se prolongeaient dans l'espace. Des

éclairs fréquents traversaient le ciel : alors pendant deux secondes la rue se déroulait aux yeux du jeune homme comme un immense ruban de deuil. De chaque côté, semblables à de lugubres apparitions, se dressaient les maisons et les édifices. Puis tout rentrait dans la nuit.

C'était le fantastique apaisement qui règne parfois dans l'air, à l'heure où la tempête va déchaîner les éléments.

George traversa le pont au Change. Sur chaque grève on apercevait, à distances irrégulières, des fanaux qui répandaient une pâle lumière à travers l'épaisseur des ténèbres. La Seine coulait silencieuse dans son lit resserré, et la couleur assombrie de ses eaux se confondait avec l'obscurité de la nuit.

Le jeune homme enfila la rue de la Barillerie. A peine avait-il fait quelques pas qu'un homme vint le heurter violemment. Le choc fut d'autant plus rude que Georges n'avait pas entendu marcher.

—Tonnerre ! faites donc attention, gronda brusquement une voix dans l'ombre.

—Tiens ! de Forgues, s'écria Georges de Roberval. Que diable faites-vous ici à cette heure, par un temps pareil ?

—Comment, c'est vous ! répliqua Henri de Forgues. Je rentrais chez moi quand j'ai laissé tomber un objet que je n'ai encore pu retrouver, grâce à cette maudite nuit qu'il fait. Que Satan m'emporte si l'on peut y voir à deux pas.

—Cherchons alors.

Ce n'était pas chose facile. Une minute se passa. Les deux hommes se mouvaient sans se voir.

—Où donc êtes-vous, demanda M. de Forgues ?

—Ici, répondit Georges.

En ce moment la nue se fendit, et un éclair illumina la ville. M. de Roberval, courbé sur le pavé, s'efforçait de distinguer les objets. Derrière lui, tout droit, son manteau rejeté en arrière, se tenait Henri de Forgues. Un poignard étincela dans sa main levée. Ce fut l'affaire d'une seconde : le bras s'abattit avec force et l'arme pénétra entre les deux épaules de Georges qui tomba roide.

A vingt pas s'éleva un cri : cri de rage, de désespoir, de vengeance. Et une ombre s'élança vers le lieu de la scène.

Le bruit de la fuite de l'assassin se perdait déjà dans la nuit.

Comme si ce crime eût été un signal, la tempête éclata tout-à-coup. Le tonnerre se prit à gronder dans les cieux, la pluie à tomber à torrents, le vent à souffler avec violence.

L'inconnu n'eut pas de peine à trouver le corps de la victime. Comme eût fait une mère, il s'agenouilla dans l'eau, dans la boue, et souleva la tête de M. de Roberval.

—Georges, Georges, appela-t-il, réponds-moi. Dis-moi que tu vis encore.

Rien ne répondit. L'inconnu plaça une de ses mains

sur le cœur du jeune homme ; le cœur battait à peine. Alors il prit le corps dans ses bras et marcha rapidement vers le pont St Michel qu'il traversa. Après quelques minutes, il atteignit un petit hôtel, situé en face du Louvre. Il ouvrit une porte fermée à clef, pénétra dans l'intérieur et déposa son fardeau sur un lit.

Cet homme que le hasard avait fait témoin du crime était un officier de la marine française. Il s'appelait Charles Brunelle. Il n'avait pas trente ans, mais à l'expression de sa figure, à ses cheveux presque gris, à son regard baigné d'ombre, on lui eût donné dix années de plus.

Lié depuis plusieurs mois avec Georges de Roberval, il avait senti pour ce jeune homme doux et faible une affection profonde, un attachement nouveau qu'il n'avait éprouvés pour nul autre. Aussi était-ce presque avec désespoir qu'il contemplait maintenant la figure de son ami, sur laquelle la mort imprimait déjà ses ombres.

Georges respirait avec peine ; un son rauque sortait difficilement de sa gorge. Sa bouche se frangeait d'une écume rougie de sang. Sa poitrine se soulevait avec peine et par saccades. Pendant quelques instants, l'officier se tint près du blessé, étudiant sur ses traits le progrès ou la diminution du mal.

Soudain Georges ouvrit les yeux. Il fit un mouvement accompagné d'un cri de douleur. Quelques minutes se passèrent : Charles Brunelle regardait avec frayeur cet œil ouvert injecté de sang, qui roulait hagard dans son orbite.

Puis Georges se dressa tout-à-coup sur son séant.

Tout son corps se tordit dans une horrible convulsion, une exclamation s'échappa de sa poitrine :

—Henri de Forgues, misérable assassin !

Et il retomba sur sa couche. Il était mort.

L'officier baisa le cadavre au front. Pendant un instant, il contempla le mort. Puis, avec un calme effrayant, il étendit lentement la main sur le corps et d'une voix sourde, menaçante, il dit :

—Dors tranquille, pauvre enfant ! Va, tu seras vengé !

Transportons-nous dans la grande salle de l'Auberge des Trois-Pigeons, au lendemain soir de cette lugubre scène.

A l'époque de ce récit, cette hôtellerie était célèbre dans Paris. Située au centre de cette partie de la ville qu'on nommait jadis l'Université, elle servait de lieu de réunion à nombre de grands seigneurs, d'officiers de la maison du Roi, et de gentilhommes de l'armée. On y servait le meilleur vin des crus du midi et de la Bourgogne, et on y faisait tranquillement la partie de cartes ou d'échecs, en causant des événements du jour.

Ce soir-là, une animation inusitée régnait dans la grande salle. Les habitués entouraient avec curiosité un jeune homme de haute taille qui racontait les détails d'un assassinat.

Cet homme avait une étrange figure. Avec son œil noir et perçant, avec son nez recourbé, ses lèvres minces,

son front fuyant, sa chevelure crépue, il inspirait au premier abord la défiance, presque la répulsion. Pourtant il n'était pas laid. Dans l'animation de ses traits, dans l'expression de son regard, dans l'énergie de son geste, il y avait je ne sais quoi qui fascinait. On ressentait à sa vue un sentiment de crainte et à la fois d'intérêt. Le timbre de sa voix était puissant, sa parole facile, hardie. Il charmait. En l'écoutant, on oubliait sa personne et on se laissait dominer par ses accents.

—Oui, disait-il, c'est un crime atroce, incompréhensible, qui a jeté l'émoi et la consternation de tous côtés. Georges de Roberval a été lâchement assassiné au détour d'une rue, d'un coup de poignard dans le dos.

—Mais sait-on la raison de ce crime ?

—Les motifs qui ont poussé l'assassin à cette infamie sont inconnus. Mais on sait le nom du criminel. Il a quitté Paris hier soir même, et la justice est à sa poursuite.

A cet instant un nouveau venu pénétra dans la salle. Son œil embrassa le groupe avec curiosité. Personne ne remarqua son entrée.

—L'assassin, continua le jeune homme, vous le connaissez tous. Il a joui jusqu'ici d'une estime universelle. Jamais on n'eut pensé que son nom de gentilhomme cachât le cœur d'un bandit et que sous des dehors honnêtes il portât une âme aussi vile. Je puis vous le nommer. Son nom ne sera bientôt plus un secret pour personne. C'est.....

—Pardon, monsieur, interrompit vivement le dernier arrivé en écartant la foule, mais ne craignez-vous pas de lancer un peu à la hâte une accusation aussi grave

contre un homme dont j'ignore le nom, mais que vous dites avoir été jusqu'ici sans reproches.

Le jeune homme tressaillit à cette voix. Il regarda son interrupteur, et vit qu'il portait l'uniforme des officiers de la marine de France. Les paroles de ce dernier vibraient encore à ses oreilles.

—De quoi vous mêlez-vous, demanda-t-il avec insolence, et de quel droit prétendez-vous faire la leçon aux gens qui ne vous connaissent pas ?

—Messieurs, s'écria l'officier sans paraître avoir remarqué ces derniers mots, je proclame ici que Henri de Forgues est un misérable, et qu'il mérite d'être souffleté comme le dernier des lâches.

Celui-ci rugit, un voile de sang passa devant ses yeux. L'écume de la rage lui monta à la bouche et il voulut s'élançer à la gorge de celui qui venait de l'insulter aussi mortellement. Mais on s'interposa. Un tumulte presque indescriptible suivit, pendant lequel tous ces hommes se bouscولاient de côté et d'autre, avec des cris et des imprécations. Au milieu de tout ce bruit, l'officier était calme, froid et attendait l'apaisement. Enfin, un calme relatif s'établit, et les deux antagonistes se rapprochèrent.

—Mon nom est Charles Brunelle, fit l'officier de marine. Je suis lieutenant de vaisseau au service du roi. Aux yeux du monde, je vous dois une réparation. Je serai à vos ordres là où et quand vous le désirerez.

Il fut décidé de régler l'affaire sans délai. Les témoins furent choisis, les conditions arrêtées, et le combat fixé au lendemain, au point du jour.

II

EVOCATION

Depuis longtemps la nuit était venue.

Au quatrième étage d'une maison de triste apparence, dans une chambre plus triste encore, un homme marchait avec agitation de long en large.

Cet homme faisait peur, avec ses vêtements en désordre, ses cheveux épars, et ses yeux brillants comme des charbons ardents.

Une table, trois chaises, un lit modeste, un coffre de bois, voilà ce qu'embrassait le regard, en pénétrant dans cette chambre. Une bougie jetait sa lueur tremblante sur les murs étroits et le plafond noircis par le temps.

C'était là la demeure de M. de Forgues. L'homme n'était autre que l'assassin.

Une heure ne s'était pas écoulée depuis la provocation de l'officier de marine. Après le crime, Henri de Forgues s'était cru à l'abri du soupçon. Maintenant il se demandait si Charles Brunelle ne connaissait pas son secret. En effet quel autre motif pouvait-il attribuer à l'attaque inattendue de ce dernier ?

Dans l'état d'excitation qui avait suivi son crime, l'assassin ne s'était pas rappelé le cri entendu en frappant Georges. Il n'avait pas vu une forme humaine se dessiner sur la pâleur d'un édifice, à la lueur de l'éclair. Il ne supposait donc que l'incertitude ou le soupçon

dans l'esprit de l'officier, et il se répétait pour la vingtième fois avec rage :

—Je le tuerai demain, et la tombe gardera mon secret, s'il le connaît.

Pendant une heure, Henri de Forgues fut en proie à l'inquiétude, à la colère. Ce qui se passa dans l'esprit de cet homme est quelque chose de presque invraisemblable tant c'est effrayant. La haine, la vengeance, le remords, la crainte y vinrent tour à tour. Il murmurait entre ses dents des mots étranges, à travers lesquels se faisaient jour le blasphème et la malédiction.

Finalement il se jeta sur son lit espérant le repos.

Le sommeil ne vint pas. Mais peu à peu s'opéra dans l'assassin une transfiguration complète. Ses traits se détendirent, son regard s'adoucit, une expression indicible, presque un sourire de bonheur se dessina sur sa bouche, les ombres de son front firent place à un calme qui ressemblait à la sérénité.

Par quel magique pouvoir ce phénomène avait-il eu lieu. Et comment la colère de cet homme s'était-elle effondrée si tôt dans ce grand apaisement ? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer.

Il est des heures où l'on ressent une immense lassitude dans l'âme, où l'on se laisse envahir, absorber, sans tenter un effort pour s'y soustraire, même sans la moindre révolte intérieure, par l'indifférence de toutes choses. Ceci arrive parfois lorsque les fibres longtemps tendues se relâchent tout-à-coup, lorsque les ambitions nourries de longue date, les espérances soutenues énergiquement se sont réalisées, ou encore quand la lutte de l'esprit et du corps, se poursuivant sans trêve,

atteint ce degré où le bras et le cœur sont fatigués d'une opiniâtreté stérile.

Henri de Forgues en était là.

Il avait, depuis des années, combattu pas à pas contre la destinée pour arriver au but de ses rêves. Longtemps il s'était roidi contre les obstacles, et il avait marché de l'avant. Georges de Roberval s'était trouvé sur son chemin. C'était une dernière barrière : il l'avait supprimée. Et maintenant que la route était libre, dégagée, il cédait à la fatigue des luttes passées et se laissait gagner par l'insouciance.

L'insulte de l'officier de marine avait été le dernier coup. Après l'accès de rage qui suivit, l'assassin tomba d'épuisement.

Comme toujours lorsque la douleur, la tristesse ou l'ennui viennent nous visiter, la pensée de cet homme se reporta vers les jours disparus.

Il y a dans l'évocation du passé, je ne sais quelle poésie qui berce, quel nectar qui enivre, quelle musique qui charme. On se laisse aller doucement, sur l'aile du souvenir, aux endroits habités jadis, vers les cœurs qui nous aimaient, près de ceux qui ne sont plus mais que l'on bénit encore. On revit des joies et des douleurs d'autrefois, et on oublie le présent dans la béatitude du rêve.

Le souvenir ! Le rêve ! Deux choses qui font croire au bonheur. Qui n'a son passé ? L'enfant se souvient d'hier, le jeune homme de l'enfance, l'âge mûr de l'enfance et de la jeunesse, le vieillard de toute la vie. Le rêve est une des formes du souvenir. Depuis le berceau jusqu'à l'heure actuelle, tout se retrace avec des couleurs,

des nuances nouvelles. Les premiers pas, les premières joies, les premiers désirs, les premiers désappointements, tout cela si petit et si grand, se confond avec les ambitions, les projets et les illusions de nos vingt ans. Les caresses de la mère, les sourires de l'amante, les baisers de l'épouse ont la même douceur, la même suavité. Et quelle naïveté gracieuse et touchante dans ces amours que la réalité n'a pas déflorées, et qui se sont envolées, chastes apparitions, en laissant sur nos lèvres la saveur du fruit désiré.

Cela nous revient aux heures de la souffrance. C'est l'ange de consolation que la vie nous donne et qui marche à côté de l'espérance, cet ange de l'avenir.

Henri de Forgues se souvenait.

Devant ses yeux passèrent, comme de doux fantômes, les jours de son enfance. Il se laissa emporter, malgré lui, avec soulagement, par ces retours vers le jeune âge. Et une à une défilèrent dans sa pensée les diverses phases de son existence, les ambitions, les obstacles, les vains désirs, les désillusions, les luttes, tout un enchaînement fatal, mystérieux, sombre, qui était son passé, et qui eut courbé sous son poids tout autre que cet homme de fer.

D'abord il revit la forêt dans laquelle il avait fait ses premières courses.

Sous les bois, loin des habitations, une chaumière, sombre, humide, faite de branches cassées, de feuillage et de terre, lui servait d'abri, à lui et à un homme farouche qui était son père. Ce dernier était un bandit, la terreur des pays environnants. Sa tête avait été mise à prix. On le traquait comme une bête fauve. La nuit, le jour, il était exposé à être arrêté et trainé sur le gibet.

Pas un moment de trêve, pas une heure de repos. Le misérable n'avait jamais une parole douce pour Henri. Dans son cœur, rien ne battait. Son fils lui rappelait pourtant la seule femme qui l'eut suivi, soigné, aimé. Mais il lui rappelait aussi que cette femme n'était plus, et le père avait fermé son âme à la tendresse.

L'enfant grandissait. Sa vie se passait à courir à travers les taillis et les fourrés, à faire la chasse aux bêtes de la forêt, à écouter au pied des chênes les éternelles mélodies des bois, à se perdre pendant des heures dans de longues rêveries.

A quoi songeait-il, ce sauvage enfant de la solitude qui ne connaissait rien de la vie, qui n'avait point de songes pour l'avenir ? Que pouvait-il se passer dans ce jeune cœur ulcéré par l'abandon, avide d'immensité, privé de toutes les affections ? Dieu sait ces choses que l'homme ignore, et nous ignorons les ressources et les consolations que Dieu réserve aux déshérités.

Un jour, Henri poussa sa course plus loin que d'habitude. Après quelques heures, il se jeta dans un nid de verdure pour reposer. A deux pas se déroulait, à travers les arbres, une large route dont la poussière se dorait aux rayons du soleil. Tout-à-coup passa sur cette route une jeune fille, dont les longues boucles blondes flottaient au vent, emportée au galop d'un cheval blanc qui semblait avoir des ailes.

Henri jeta un cri d'admiration autant que d'étonnement. L'écho répéta le cri, mais la vision n'était déjà plus, et le galop se perdait dans le lointain. Alors le jeune homme resta un moment immobile. Puis il regagna la chaumière.

Cette nuit-là, il ne dormit point. L'aurore le surprit

songeant encore à la gracieuse apparition de la veille. Qu'était-ce donc que cette créature éblouissante ? Il ne connaissait rien de la femme. Cette forme élégante, douce, chaste, sympathique, disparue sitôt qu'elle eut ébloui l'enfant, était pour lui à la fois un problème et un désir. Dans son esprit, la curiosité l'emportait sur l'admiration. Il retourna à l'endroit béni, où, pour la première fois, il avait éprouvé la sensation de quelque chose de meilleur dans la vie que ce qu'il avait connu jusques là. Il s'enivrait du bonheur de voir passer cette blonde jeune fille sur la route solitaire. Un jour, il put l'examiner. C'était une enfant d'une douzaine d'années, grande pour son âge, élancée, gracieuse, belle. Il la revit souvent, et dans son cœur éleva désormais à l'inconnue un autel d'amour, presque de vénération.

Rien de suave et de doux comme cet oubli complet de soi-même qui est la première manifestation d'un premier amour. Le cœur se fond dans une ivresse indigestible, l'âme s'emplit d'aspirations naïves et sublimes, la jeunesse et la candeur éclatent dans toutes les pensées. Il s'opère en nous une transformation complète. L'amour est comme cette sève puissante que le printemps féconde dans les plantes, qui ouvre les bourgeons et fait éclore les fleurs.

Henri avait alors dix-sept ans. Ce n'était plus l'être faible, craintif, que nous avons connu. Sa taille s'était développée, sa démarche affermie. Il portait la tête droite, assurée. Il ne tremblait plus à la voix de son père. Le respect filial, chez lui, s'alliait à une certaine indépendance, et le bandit commençait à regarder son enfant. Le père s'étonnait de la transformation rapide qui en avait fait presque son égal par la force, par le courage et par la volonté.

La solitude avait donné à la figure du jeune homme

une expression souveraine, la liberté le faisait roi dans ses domaines, l'amour ajouta un cachet de mélancolie sur ses traits.

Depuis deux mois il aimait. Ses jours se passaient dans le rêve. Il songeait à l'inconnue. C'était une extase continuelle. Dans le frémissement des feuilles, dans les ombres des ramures, dans les épaisseurs des bois, dans l'espace qui dominait les cîmes, il entendait ou voyait sans cesse une forme riante vers laquelle il tendait les bras. Son bonheur était de la voir, la voir incessamment, le jour, la nuit, dans ses courses et dans son sommeil.

Henri n'avait pas connu sa mère. Par suite, les premières tendresses, les soins affectueux avaient manqué à son enfance. La vie pour lui était une chose stérile, sans but, sans lendemain. Il n'en connaissait que le côté mauvais. Le jour où il rencontra une femme, il l'aima. Il ne comprit pas cet amour. Seulement il s'y livra tout entier. Il sentait des frissons inconnus lui courir par les veines, il éprouvait des désirs effrénés de saisir cette ombre, ses lèvres débordaient de baisers dont il aurait voulu couvrir la figure de son rêve, son cœur s'élargissait à l'infini.

Aimer, c'est le nom qu'on donne à cette flamme sacrée du dévouement, de l'abnégation, du sacrifice. C'est cette force invisible qui crée ou tue la volonté, qui fait concevoir des mondes ou ferme les intelligences, qui donne l'audace ou rend lâche, qui fertilise les sillons les plus ingrats ou sème la désolation là où tout fleurit.

Aimer, voilà ce qui prend l'enfant et en fait un homme, ce qui fait éclore soudain dans une intelligence fermée les plus grandes ambitions et donne les

moyens de les réaliser. C'est encore ce qui renverse les obstacles, franchit les difficultés, pousse de l'avant sans permettre un regard aux lambeaux de soi-même oubliés aux ronces de la voie, et ranime la vie et le courage quand l'âpreté de la lutte a épuisé les forces.

Un jour Henri ne revit pas la jeune fille. Ce jour-là, il faillit devenir fou. Lui qui n'avait rien au monde que cette femme, qui s'était fait une douce nécessité de la voir chaque matin, qui ne vivait que par elle, il était soudain privé d'une jouissance presque indispensable à son existence. Le lendemain, longtemps avant l'heure accoutumée, il se trouvait à son poste. L'inconnue ne passa pas. Plusieurs jours s'écoulèrent : elle ne revint plus.

Un soir le jeune homme se trouva seul à la chaumière. La veille, son père l'avait embrassé pour la première fois. Le bandit avait pleuré. Henri se demanda s'il n'était pas arrivé un malheur. L'homme ne reparut plus.

Un mois après, l'enfant de la forêt quittait, pour n'y point revenir, la pauvre habitation qui avait abrité sa jeunesse contre les orages.

Où allait-il, lui qui ne connaissait ni la vie, ni le monde, qui n'avait pas de nom, pas de ressources, et que consumait un amour fatal ? C'est ce que lui-même n'aurait pu dire.

Avec l'amour, l'ambition était entrée au cœur du jeune homme. Cette étoile invisible qui guide les audacieux vers le triomphe, conduisait ses pas. Il vit la femme de son rêve, il admira ce château et ces domaines qui étaient son bien, il regarda d'en bas ce monde superbe au milieu duquel se passait sa vie, et à l'éton-

nement qu'il éprouva d'abord succéda le sentiment des différences sociales. Il devina que les hommes, bien qu'égaux par la naissance et frères par la mort, n'ont pas la même égalité ni la même fraternité dans la dispensation des choses de la terre. Il se révolta contre cette destinée qui fait les uns heureux, les autres parias, qui donne la fortune à celui-ci quand celui-là n'a pour partage que l'indigence et la douleur, qui crée des rois et courbe des esclaves, qui établit entre les hommes une ligne de démarcation, et qui éternise les pleurs à côté des chants de joie. Il ressentit une immense pitié pour ces déshérités dont il se savait le frère, et de la haine pour ces favoris du hasard qui l'avaient ignoré. L'ambition dont le germe était déposé dans son âme, grandit. Elle prit des proportions colossales, et désormais cet humble enfant du malheur releva la tête et marcha fièrement dans la vie.

Huit ans plus tard, nous le retrouvons à Paris dans la personne de Henri de Forgues.

Par suite de quels événements avait-il pu en venir là ? Quelle volonté, quelle énergie, quelle puissance, quels combats avait-il fallu pour faire d'un enfant ignoré, un homme que tout Paris connaissait et qui semblait sur la voie d'un brillant avenir ? Ce secret était si bien gardé que nul n'en savait le premier mot.

Henri de Forgues aimait toujours. Mais l'inconnue d'autrefois, il savait maintenant son nom. Sa vie, ses ambitions, ses espérances gravitaient autour de cette femme dont il suivait l'ombre bien-aimée depuis dix ans.

.....

L'assassin avait revu tout son passé. Il se sentait soulagé. Après une couple d'heures d'oubli, il revint

à la réalité. Il n'avait pas dormi, mais il avait reposé. Son esprit était plus calme et il songea à préparer ses armes pour le lendemain.

Quand ce travail fut fait, il était trois heures du matin. Le jeune homme s'assit devant l'unique table de sa chambre et se prit à réfléchir :

—Allons, se dit-il presque à voix haute, le malheur l'a voulu. J'aurais pu rester honnête, pur, digne de mon amour : la fatalité m'en a empêché. Le sacrifice eut peut-être mieux valu que le remords. N'importe ! Je poursuivrai ma route quand même. Je renverserai quiconque sera sur mon chemin. J'ai dû m'abaisser à une infamie pour avoir cette femme : il n'est plus temps de m'arrêter, dussé-je marcher dans le sang et le crime.

Il saisit une plume et traça à la hâte les lignes suivantes :

A Mademoiselle DE ROBERVAL,
 au Château d'Yvonic,
 (en Bretagne.)

“MADemoiselle,

“ Dans quelques heures, je me battrai pour venger
 “ Georges. Je puis succomber dans ce duel et je
 “ veux vous dire le nom de l'assassin de mon meilleur
 “ ami. Que ce nom soit à jamais gravé dans votre mé-
 “ moire : Gontran de Kermer a assassiné votre frère
 “ hier, lâchement, d'un coup de poignard, au détour
 “ d'une rue.

“ Quelque soit l'issue de la lutte que je vais soutenir,
 “ souvenez-vous aussi que je vous ai voué une adoration
 “ sans bornes, et que j'ai voulu venger à la fois mon
 “ ami et le frère de la femme que j'aime.

“ HENRI DE FORGUES.”

—Maintenant, murmura-t-il en cachetant l'enveloppe, que je tue mon adversaire et mon chemin est tracé d'avance. Georges n'est plus là pour m'empêcher d'arriver à Marguerite. Gontran passera pour l'assassin de son frère; c'est une vieille dette de haine que je lui paie. Et je serai bien malheureux si je n'arrive pas à épouser la dot de Mademoiselle de Roberval, l'héritage de Georges, et une femme adorable.

Le lendemain, le bruit courut dans Paris que M. de Forgues avait été mortellement blessé. On n'entendit plus parler de lui, et personne ne regretta sa disparition.

III

EN BRETAGNE

Bordé à un endroit, vers la mer, par une falaise inaccessible, et plus loin par une grève sablonneuse sur laquelle l'océan déferle éternellement, tantôt présentant une plaine fertile et tantôt une épaisse forêt de chênes, le domaine d'Yvonie s'étendait au loin dans les terres. A quelque distance de la côte, s'élevaient les tours crénelées du château, l'un des plus beaux de France, massive construction datant de plusieurs siècles. Les dépendances formaient presque un petit village au milieu duquel la chapelle dressait sa flèche élancée.

Le mois des morts était arrivé. A cette époque de l'année, la terre de Bretagne, toujours si poétique, ajoute un cachet nouveau à sa beauté. Les jours d'automne la revêtent de mélancolie. Le vieil Atlantique est plus agité, ses accents sont plus plaintifs. Les

grands bois jaunissent sous une haleine desséchante et les feuilles tombées font un épais tapis à la forêt. Les oiseaux se font rares ; ils ne disent plus que des refrains pleins d'une harmonieuse tristesse. La Rêverie étend ses ailes sur toute la création et chaque chose porte l'empreinte d'un deuil universel.

Le seigneur du lieu, vieux gentilhomme dont la noblesse remontait aux Croisades, vivait retiré du monde et partageait sa solitude avec sa pupille Marguerite de Roberval. L'affection et les soins prévenants de ceux qui les entouraient n'avaient pu faire oublier la mort terrible de Georges, arrivée deux ans plus tôt. Le temps rendait plus profond de jour en jour le sentiment de cette perte. Le sourire ne revenait sur leurs lèvres qu'avec une expression triste comme les larmes.

Un soir tous deux causaient dans la bibliothèque du château, devant un large feu de grille, en compagnie d'un étranger.

Le comte Yvon était un grand vieillard voûté par la douleur et par les ans. Ses cheveux blancs retombaient en longues mèches sur son cou. Ses yeux se fixaient obstinément sur les langues de feu qui montaient de l'âtre et s'engouffraient dans la cheminée.

Mademoiselle de Roberval avait vingt-deux ans. Sa taille se dessinait gracieusement dans le large fauteuil où elle songeait. Sur un tabouret, deux petits pieds, chaussés de noir, rivalisaient de beauté avec des mains d'une transparence d'albâtre que la jeune fille laissait tomber sur ses genoux. Les lueurs de la flamme baignaient sa figure. Ses grands yeux bleus et une opulente chevelure d'un blond doré, faisaient songer à ces vierges flamandes que Rubens a créées dans des tableaux immortels.

L'étranger, jeune homme d'environ vingt-sept ans, beau garçon de haute taille et de figure sympathique, jouissait depuis deux jours de l'hospitalité au château par un hasard dont nous ne dirons qu'un mot.

L'avant-veille, pendant une tempête, un navire avait fait naufrage à la côte. Les pêcheurs avaient pu mettre une chaloupe à la mer et sauver la vie à trois personnes dont l'une était l'étranger et les autres deux hommes de l'équipage.

Le Comte, apprenant qu'un gentilhomme avait été sauvé, était venu lui offrir l'hospitalité.

Le jeune homme s'était présenté sous le nom de Gaston de Ruvert. Il arrivait d'un long voyage et devait être quinze jours plus tard à Paris. Il accepta de passer quelques jours au château.

Ce soir-là, à la suite d'une promenade à travers le parc, Marguerite et Gaston étaient venus rejoindre le comte au coin du feu.

M. de Ruvert regardait la jeune fille avec curiosité.

—Mon oncle, fit tout-à-coup Mademoiselle de Roberval, ne pourrions-nous pas demain faire visiter à M. de Ruvert le Carrefour-du-Maudit ? pourvu, ajouta-t-elle en se tournant vers l'étranger, que cela vous intéresse.

—Certainement. Je serai enchanté de visiter cet endroit de votre beau pays !

—Alors nous pourrions y aller avant le déjeuner, si le temps est favorable, dit le Comte.

—Le Carrefour-du-Maudit, reprit la jeune fille, est célèbre dans le pays par un crime horrible qui y fut

commis, il a environ dix ans. Une pauvre femme y fut massacrée avec ses deux petits enfants, par un bandit qui habitait les forêts avoisinantes. Je me souviens qu'à la suite de ce crime, mon oncle ne voulut plus consentir à me laisser courir les bois à cheval, comme j'avais l'habitude de le faire chaque jour. On raconte que depuis cet événement, le soir de chaque anniversaire, le meurtrier vient gémir dans ces lieux en implorant le pardon de ses victimes. Je ne crois guère à ces histoires, mais quand les gens du pays passent là, ils se signent avec crainte et s'éloignent précipitamment. L'esprit des Bretons aime à se nourrir de ces légendes et de ces terreurs qui ont bercé leur enfance.

—Vous ne devez pas désirer, dit M. Ruvert, voir disparaître ces traits caractéristiques de vos populations. Car ils sont à la fois l'un des charmes et l'une des poésies les plus purs de la Bretagne.

—Non, sans doute, continua la jeune fille. Il faut seulement se garder de ce que ces récits ont de trop poignant et de trop cruel.

Marguerite s'arrêta en voyant des larmes dans les yeux du vieillard. Sans le vouloir, elle avait évoqué des souvenirs cuisants. Elle reporta sa pensée en arrière. Sous sa paupière s'allumait un feu sombre, et sa figure se couvrait d'une énergique expression de volonté. Elle aussi songeait au meurtrier de son frère.

Gontran de Ruvert qui se tenait dans les strictes bornes d'une discrétion que lui imposaient à la fois les convenances et son titre d'inconnu, les examinait tous deux. Il devinait quelque lugubre drame dans le passé de ces êtres qu'une affection profonde attachait l'un à l'autre. Et il se promit de chercher à connaître

le mystère et à rendre à la jeune fille le sourire et le bonheur absents.

Toute la nuit, il songea à cette blonde enfant que le hasard jetait ainsi dans sa vie. Le lendemain, dès sept heures, il était debout. Un domestique vint l'avertir que le Comte ne pourrait se joindre à l'excursion projetée, mais que les chevaux seraient bientôt prêts pour Mademoiselle de Roberval et lui-même.

Une heure plus tard, Gaston et Marguerite galopèrent dans la forêt, suivis à distance d'un domestique. La jeune fille portait une amazone noire et conduisait avec élégance un superbe poney blanc. M. de Ruvert la regardait avec admiration.

Tous deux chevauchèrent pendant quelque temps sur une large route. Puis Mademoiselle de Roberval prit un sentier détourné où Gaston la suivit. Tout à coup, ils débouchèrent dans une clairière au milieu de laquelle se dressait un chêne géant.

A leur approche des volées de corbeaux s'élevèrent au-dessus des bois. Le soleil dominait maintenant les plus hautes têtes d'arbres qu'agitait la brise du matin. De tous côtés, des murmures se faisaient entendre. C'était le réveil d'une grande nature par un beau jour d'automne.

Les jeunes gens descendirent de cheval et allèrent s'asseoir sur un tronc roulé à l'ombre du grand chêne. La jeune fille admirait pour la centième fois ces lieux qu'elle aimait. Gaston regardait distraitement : sa pensée était à autre chose.

—Vous habitez Paris, il y a deux ans, m'avez-vous dit, Monsieur ? interrogea Mademoiselle de Roberval après quelques instants de muette contemplation.

—Où, Mademoiselle.

—Avez-vous connu mon frère Georges ?

—Georges de Roberval est votre frère ! fit joyeusement M. de Ruvert. Je m'en doutais à la ressemblance que vous avez l'un avec l'autre. Seulement je craignais de vous interroger. Je devinais un deuil dans votre vie et j'hésitais de peur que Georges n'en fut l'objet. Nous étions très liés et j'ai toujours caressé avec bonheur l'idée de le revoir bientôt.

—Vous ne le reverrez plus, fit tristement la jeune fille, car mon frère est mort.

—Georges de Roberval est mort ?.....

—Oui, de la main d'un assassin, il y a deux ans.

—Mais à quelle date ce crime a-t-il eu lieu ? demanda douleureusement M. de Ruvert.

—Le 21 octobre 1539.

—Le 21 octobre 1539 ! C'était le jour de mon départ. J'ai vu Georges une heure avant de quitter Paris, et depuis je n'ai pas eu de nouvelles.

Et après une pause, il reprit :

—Puis-je vous demander des détails sur les circonstances du crime ?

—L'assassin s'appelle Gontran de Kermer, et.....

—Gontran de Kermer, assassin de Georges de Roberval ! s'écria impétueusement le jeune homme en se redressant. Oh ! ils en ont menti !

Mademoiselle de Roberval le regarda avec étonne-

ment. Toute la figure de l'étranger respirait une immense indignation.

—Comment savez-vous cela ?

—Comment ?..... Parce que Gontran n'a jamais commis une action infâme, parce que.....

Il s'interrompit..... Puis, ployant le genoux devant la jeune fille, et avec un regard suppliant, il dit :

—Oh ! Mademoiselle, ne croyez pas que Gontran de Kermer soit coupable. Sur tout ce que j'ai de sacré au monde, je vous jure qu'il est innocent !

—Monsieur, vous ne croirez pas, je suppose, repliqua fièrement Mademoiselle de Roberval, que j'ai nourri pendant deux ans dans mon cœur l'horreur d'un homme que je ne connais pas, sans avoir eu la preuve de son crime ?

—Cette preuve ?.....

..C'est une lettre d'un ami de mon frère.

—Et le nom de cet homme ?

—M. de Forgues.

—Henri de Forgues ! Oh ! le misérable, je le tuerai !.....

—Vous ne le tuerez pas, car il est mort lui aussi, en voulant venger mon frère.

Quelques secondes se passèrent. On pouvait entendre les battements du cœur de l'étranger. Puis il reprit avec plus de calme :

—Mademoiselle, je vous remercie de la confiance que

vous m'avez témoigné, en me disant les causes de votre deuil et les détails du crime dont Georges a été la malheureuse victime. Je dois partir. On vous a trompée et je m'en vais, je ne sais où, à la recherche d'une preuve. Bientôt je vous l'apporterai. Mais en partant, laissez-moi vous dire que je laisse ici toute mon âme. Dans les quelques heures passées près de vous, je sens qu'il est entré dans ma vie une affection qu'il me serait désormais impossible de briser. Avant longtemps vous saurez pourquoi il faut que Gontran de Kermer ne soit pas coupable à vos yeux.

Les deux jeunes gens remontèrent à cheval et regagnèrent silencieusement le château. M. de Ruvert prit congé de ses hôtes, et quand il se vit sur la grande route, au galop de son cheval, il murmura d'une voix menaçante :

—Et maintenant Gontran de Kermer, à bas ton nom d'emprunt et va demander à Paris le secret de la mort de Georges de Roberval.

LOUIS H TACHÉ.

(A continuer)

L'ARTISAN

Quand la cloche fidèle aux échos jette l'heure
Où partout, dans la ville, on ferme l'atelier,
L'artisan fatigué reprend le doux sentier
 Qui le ramène à sa demeure.

Après l'âpre travail cet homme, à son foyer,
Retrouve chaque soir du jour la part meilleure,
Un ange qui l'attend, consolant si l'on pleure,
 Et des enfants sur qui veiller.

Bien qu'il gagne sa vie au prix de la fatigue,
Son cœur est large ouvert, et toujours il prodigue
 La charité sur son chemin.

Plus un morceau de pain peut-être dans la huche :
N'importe ! si la faim lui dressait une embûche,
 Le Ciel y pourvoirait demain !

SPERANZA.

Mont-réal, janvier 1884.

LA CLOCHE DE CAUGHNAWAGA

Sur la rive gauche du St. Laurent, à neuf milles en haut de Montréal, est situé le village de Caughnawaga, habité par les derniers Iroquois de la tribu jadis puissante qui lui donna son nom. C'est un endroit pittoresque qui mérite d'être visité. Mais les sauvages qu'on y trouve aujourd'hui paraissent bien ridicules, quand on se rappelle les légendes des vaillants "hommes rouges." Après avoir été pendant des siècles d'invincibles guerriers, ils ont été terrassés par la civilisation. Maintenant ce sont des hommes misérables, souvent dégradés et esclaves de l'eau de feu.

Les navires du Haut-Canada qui descendent les rapides de Lachine, s'arrêtent ordinairement en face de Caughnawaga pour prendre à leur bord le pilote qui doit les diriger à travers les terribles sinuosités du Sault St. Louis. Et le touriste peut voir sur la côte, le contraste qu'offrent la vaste église de pierre, au toit de ferblanc, sur laquelle se dardent les rayons du soleil couchant, et les pauvres cabanes des sauvages.

Dans le clocher de l'église, il y a deux cloches, l'une toute moderne et très grosse, l'autre toute petite et vieille de près de deux siècles. Cette dernière éveille rarement les échos d'alentour. Mais on la conserve avec le plus grand soin, à cause d'une légende qui s'y rattache et qui la rend précieuse.

Vers 1690, le Père Nicols, missionnaire plein de foi et d'énergie, après avoir fait beaucoup de conversions par-

mi les Iroquois, avait réussi à leur bâtir une église. Il obtint de ces derniers une quantité de fourrures assez considérable qu'il envoya en France en échange d'une cloche qu'il voulait se procurer pour son église. La cloche fut expédiée du Havre, mais des mois et des mois se passèrent sans que le dévoué missionnaire apprît son arrivée à Montréal. Le navire qui l'apportait n'entra jamais au port. Les pauvres Iroquois pleurèrent avec leur pasteur, le deuil de cette "chose bénie," qui devait faire résonner les échos du St. Laurent et appeler les fidèles à la prière.

Quelques années se passèrent. On était au temps des guerres entre les deux ennemies séculaires, la France et l'Angleterre. Un jour on apprit que le navire sur lequel la cloche avait été expédiée, n'avait pas péri, mais qu'il avait été capturé par un croiseur anglais, et que la cloche était maintenant suspendue au-dessus de l'église protestante de Deerfield, petite ville du Massachusetts.

Cette nouvelle attrista beaucoup les Iroquois et en même temps fit bouillir dans leurs veines le vieux sang sauvage.

Leur cloche qui n'avait pas encore été bénie, mais qu'ils vénéraient sans l'avoir vue, était captive chez les hérétiques. Ils jurèrent qu'à la première occasion favorable, ils iraient la recouvrer. Plusieurs années se passèrent dans cette attente ; les conversions se faisaient de plus en plus nombreuses dans cette tribu, ce qui n'empêchait pas la continuation des guerres entre les sauvages.

Vers le commencement de l'année 1704, le marquis de Vaudreuil, alors gouverneur du Canada, prépara une expédition contre les colonies anglaises et sollicita le

concours des Iroquois, par l'entremise de leur missionnaire, le Père Nicols. Celui-ci posa comme condition que l'on s'emparerait d'abord de la ville de Deerfield, ce qui fut accepté. Alors il rassembla la tribu et lui annonça en paroles éloquentes qu'une occasion se présentait de recouvrer leur cloche, si les guerriers voulaient se réunir et marcher à sa délivrance. Sa parole tombait sur les cœurs bien préparés. Les armes furent mises en ordre, et, avec un enthousiasme digne des croisés de la Palestine, la vaillante troupe enrôlée pour la délivrance de la captive de Deerfield, se mit en marche, au milieu de l'hiver, pour rejoindre l'armée régulière du marquis de Vaudreuil au Fort Chambly. Les sauvages y arrivèrent au moment où l'expédition allait partir.

Les Français, n'étant pas habitués à marcher dans la neige, souffrirent beaucoup dès le commencement du voyage.

Le froid était rigoureux et la neige épaisse. Les hommes étaient obligés de porter eux-mêmes les provisions et les munitions. Les soldats murmuraient et ils furent plusieurs fois sur le point de se révolter. Mais les sauvages, habitués aux voyages à la raquette, s'avançaient avec presque autant de facilité que par des chemins d'été. Le Père Nicols était à leur tête, et à côté de lui un sauvage de belle taille portait la bannière de la croix.

Chaque soir l'armée s'arrêtait tantôt au pied d'une colline ou d'une montagne, tantôt dans la plaine, et pendant que les soldats juraient et se lamentaient, les sauvages écoutaient leur guide qui les exhortait et les faisait prier avec lui.

En arrivant à la tête du lac Champlain, l'expédition le traversa sur la glace jusqu'à l'endroit maintenant

occupé par la ville de Burlington. Puis elle pénétra dans les solitudes inexplorées du Vermont, dans la direction de Deerfield.

A partir de là, la misère augmenta et les sauvages eux-mêmes en souffrirent. Le Père Nicols faillit tomber martyr de son dévouement, mais soutenu par un zèle admirable, il eut la force de continuer sa route jusqu'au jour où l'armée arriva à sa destination, et s'arrêta à quatre milles de la ville, pour y passer la nuit. Au point du jour, De Rouville prit le commandement des troupes.

Le vent soufflait avec violence et la neige était durcie par une couche de glace qui se brisait sous le poids des hommes. Après quelques heures, on atteignit les remparts de Deerfield.

Les habitants ne se doutaient nullement qu'une surprise leur fut ménagée par l'ennemi. Les difficultés d'une marche à travers les forêts du Canada en hiver, leur semblaient un obstacle insurmontable. La ville était endormie ; la neige durcie et accumulée autour des remparts en rendait l'accès très facile, et l'ennemi escalada tranquillement les murs en observant le plus profond silence. La sentinelle tomba la première sous le tomahawk ; tout le monde fut pris par surprise et la résistance fut presque nulle. Quelques habitants réussirent à s'échapper, mais beaucoup d'entre eux furent tués, et plus de cent furent faits prisonniers.

Les soldats ne songeaient qu'à se divertir, mais les sauvages pensaient à leur cloche. A la prière du Père Nicols, le commandant ordonna à un soldat de la mettre en branle, et les sauvages se rassemblèrent en silence devant la petite église. Aux sons de la cloche, ils s'a-

genouillèrent avec respect, tandis que le prêtre rendait grâce à Dieu des succès de l'entreprise.

La cloche fut descendue de l'église et suspendue sur deux bâtons croisés, prête à être transportée ; le feu fut mis aux quatre coins de la ville, et l'armée s'éloigna par le même chemin qu'elle avait suivi pour venir.

Rendus à Burlington les sauvages étaient exténués ; ils n'avaient plus la force de porter leur cloche. C'était un poids trop lourd pour des hommes chaussés de raquettes. Ils décidèrent de l'enterrer et de revenir la chercher au printemps.

Quand la neige eut disparu et que les forêts se furent revêtues de leurs vertes parures, les guerriers, guidés par le Père Nicols, revinrent à Burlington et retrouvèrent leur cloche à l'endroit où elle avait été abandonnée. Elle fut emportée avec joie au village. Les guerriers en avait fait une description enthousiaste ; ils en comparaient les sons au chant des oiseaux, au murmure de l'eau, à la grande voix des rapides.

Porteurs et fardeau étaient décorés de couronnes de feuillage et de fleurs des champs. L'entrée dans Caughnawaga fut un véritable triomphe, et la cloche, après avoir été contemplée par tous les yeux depuis si longtemps avides de la voir, fut hissée dans le clocher d'où ses sons argentins se répercutèrent sur la rive opposée.

Les sauvages continuèrent pendant plusieurs jours leurs réjouissances à l'occasion de l'arrivée de leur cloche, mais aux pauvres vaincus que, depuis l'hiver, les sauvages gardaient prisonniers, elle semblait faire entendre le glas funèbre. Ils songeaient à leurs parents assassinés, à leurs foyers désolés ou détruits qu'ils n'espéraient plus revoir. Deux ans plus tard, cependant,

grâce aux efforts des colons du Massachusetts, secondés par le Gouverneur du Canada, les survivants, au nombre de cinquante-sept, furent relâchés et ils retournèrent à Deerfield. Il y eut une exception ; une jeune fille du nom de Eunice Williams, qui avait été protégée par un jeune guerrier, devint sa fiancée et ne voulut pas se séparer de lui. Elle embrassa la foi catholique et le Père Nicols bénit leur mariage. Dans le cours des années suivantes, elle revit sa ville natale mais jamais elle ne fut tentée d'y demeurer. Ses descendants prirent le nom de Williams, et quelques-uns d'entre eux ont habité Caughnawaga jusqu'à ces dernières années.

Cette légende extraordinaire est vraie, et c'est à tort que les évènements en ont été attribués par la croyance populaire à la tribu de St Régis. Cette dernière paroisse a été fondée par des sauvages de Caughnawaga, en 1760 seulement, cinquante-six ans après la prise de Deerfield, tandis que l'existence de la petite cloche et les détails qui s'y rapportent sont des preuves irrécusables à l'appui de ce que nous avons raconté.

TRADUCTION.

OCTAVE CRÉMAZIE

(SUITE)

A d'autres endroits, après avoir parcouru un grand nombre de pièces contenues dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, on peut interrompre sa lecture et réciter, les yeux fermés, la fin du vers, de la strophe où l'on est rendu, tant on est habitué au retour périodique et presque fatal de certaines tournures, étant donné un certain ordre d'idées.

Ainsi, dans sa pièce du jour de l'an 1852, après avoir célébré les exploits de nos ancêtres, le poète s'écrie :

Les fils de ces héros ont gardé l'héritage
De leur lointain pays, *pur de tout alliage,*
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Et, en 1855, dans son adieu aux marins de la *Capricieuse*, sur le point de quitter notre port, on trouve ces vers :

Nous avons conservé le *brillant héritage*
Légué par nos aïeux, *pur de tout alliage,*
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Dans la pièce intitulée : *La Paix*, le poète demande encore à ses compatriotes de

..... garder toujours ce *brillant héritage*
Transmis par nos aïeux malgré les jours d'orage :
Notre langue et nos lois.

Plus loin dans la poésie, *Aux Canadiens-Français*, même répétition :

Quoi ! ce dépôt sacré, ce brillant héritage
 Conservé jusqu'à nous pur de tout alliage,
 A d'ignobles objets nous le sacrifierions.

Enfin, dans l'*Envoi* aux prêtres du séminaire de Québec, qui accompagne la pièce sur le *Deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr de Laval*, nous lisons :

Si nous avons gardé, pur de tout alliage,
 Des pionniers français l'héroïque héritage, etc.

L'héroïque héritage, le brillant héritage, pur de tout alliage, les ronces du chemin : des critiques sévères trouveraient sans doute que le poète nourrit pour ces expressions une tendresse trop prononcée.

Nous pourrions donner plus d'un exemple de ce défaut, qui, répété, peut devenir grave. Dans le *Drapeau de Carillon*, Montcalm enveloppe sa mort dans un rayon de gloire, et, dans *Custelfidardo*, les soldats de Lamoricière enveloppent leur mort dans un linceul de gloire. Dans l'*Envoi aux marins de la Capricieuse*, le poète adresse au drapeau français un émouvant adieu :

Adieu, noble drapeau ! Te verrons-nous encore
 Déployant au soleil ta splendeur tricolore ?

Et, dans *La guerre d'Italie*, il salue l'étendard français

Déployant dans les airs sa splendeur tricolore.

Eclairs du génie, splendeurs, héroïque, immortel, géant, resplendissant, toutes ces expressions et un grand nombre d'autres, reviennent trop souvent dans ses strophes. En un mot, son style manque de variété.

Il manque aussi de souplesse et de naturel. Crémazie aspire presque toujours à faire grand ; il y parvient

souvent, mais cette préoccupation le fait quelquefois tomber dans l'emphase et la roideur. Son vers est trop constamment solennel, trop composé, et pas assez spontané.

En poésie, il y a l'âme et le corps, l'idée et le vers. Ce qui constitue l'harmonie caractéristique et la beauté mystérieuse du langage poétique, c'est l'éclosion simultanée de ces deux éléments. Chez Crémazie poète, on dirait que souvent, l'âme et le corps ne naissent pas au même instant. C'est la grande différence qu'il y a entre son talent et celui de Fréchette. La pensée de Fréchette semble naître avec des ailes, avec du rythme et des images, tandis qu'on serait porté à croire que celle de Crémazie naît toute nue, et qu'il lui compose à loisir le vêtement souvent magnifique dont il la drape. Il s'ensuit que le vers de Fréchette est plus spontané. Mais Crémazie se relève par l'éloquence de l'accent et par l'énergie, l'éclat, la hardiesse de la pensée.

Les défauts les plus sérieux que l'on puisse reprocher à ce dernier sont donc le manque de variété et de souplesse, l'emphase, la solennité trop soutenue, l'abus des épithètes éclatantes, et parfois l'impropriété des termes. Les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici dans cette étude, ont pu se convaincre que ces critiques n'ont rien d'outré. Mais le talent de Crémazie ne nous a pas encore dit son dernier mot. Nous arrivons aux *Mille-Iles* et à la *Promenade des Trois Morts*.

C'est à dessein que nous avons mis à part ces deux pièces. En effet, le poète s'y révèle sous un jour nouveau. Ainsi aucune des poésies de Crémazie ne nous a montré jusqu'à présent qu'il ait le don de la grâce littéraire. Il est énergique, éloquent, quelque fois sublime, il n'est pas gracieux. Dans les *Mille-Iles*, son talent s'assouplit, sa muse quitte les hauteurs et des-

ce dans la plaine, sa lyre module des sons plus doux. Chose rare quand on parle des œuvres de Crémazie, on peut dire de certaines strophes des *Mille-Iles*, qu'elles sont *charmantes*. Toutefois, avant de les indiquer, nous devons signaler un défaut qui dépare un peu la pièce. L'énumération du début, *j'irais au pays des Espagnes*, etc., est trop longue. Le Victor Hugo des *Orientales* a déteint en cet endroit sur notre poète. Mais lorsqu'il a parcouru en imagination l'Europe, l'Afrique et l'Asie, et qu'il revient au sol natal, quels vers ravissants coulent de sa plume. Comment ne pas citer la poétique fiction de l'origine des Mille-Iles :

Quand Eve à l'arbre de la vie
De sa main eut cueilli la mort,
Sur la terre à jamais flétrie
On vit paraître le remord. (*)

Puis Adam s'en fut sur la terre
Qui déjà pleurait avec lui,
S'abreuver à la source amère
Où nous allons boire aujourd'hui.

Et les Archanges sur leurs ailes,
Prenant l'Eden silencieux,
Au haut des sphères éternelles
Le déposèrent dans les cieux ;

Mais en s'élançant dans l'espace,
Ils laissèrent sur leur chemin
Tomber, pour indiquer leur trace,
Quelques fleurs du jardin divin.

(*) L'exactitude grammaticale voudrait *remorde*. Mais on doit passer aux poètes quelques licences.

Et ces fleurs aux couleurs mobiles,
Tombant dans le fleuve géant,
Furent éclore les Mille-Iles
Ce paradis du Saint-Laurent.

N'est-ce pas là une note tout-à-fait nouvelle dans l'œuvre de notre poète ? Écoutons encore ces strophes délicieuses qui terminent la pièce :

O patrie ! ô rive natale
Pleine d'harmonieuses voix !
Chants étranges que la rafale
Nous apporte du fond des bois !

O souvenirs de la jeunesse,
Frais comme un rayon du printemps !
O fleuve, témoin de l'ivresse
De nos jeunes cœurs de vingt ans !

O vieilles forêts ondoyantes
Teintes du sang de nos aïeux !
O lacs ! ô plaines odorantes
Dont le parfum s'élève aux cieux !

Bords où les tombeaux de nos pères
Nous racontent le temps ancien,
Vous seuls possédez ces voix chères
Qui font battre un cœur canadien !

Quelle fraîcheur, quelle harmonie suave, quelle émotion douce dans ces vers heureux ! Est-ce bien le chantre des combats qui fait entendre ces mélodieux accents ?

THOMAS CHAPAIS.

(*A continuer.*)

NOUVELLES SOIREEES CANADIENNES

COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU	M. J. C. TACHÉ
L'HON. A. B. ROUTHIER	L'ABBÉ BRUCHÉSI
L'HON. HECTOR FABRE	L'ABBÉ APP. GINGRAS
M. LOUIS H. FRÉCHETTE	M. THOMAS CHAPAIS
M. A. D. DECELLES	M. J. A. POISSON
M. ARTHUR BUIES	M. A. ACHINTRE
M. J. A. N. PROVENCHER	M. A. N. MONTPETIT
M. FAUCHER DE ST-MAURICE	M. ALP. LUSIGNAN
M. OSCAR DUNN	M. PASCAL POIRIER
M. JOS MARMETTE	M. J. DESROSIERS
M. NAPOLEON LEGENDRE	M. J. E. PRINCE
M. BENJAMIN SULTE	M. ERNEST MARCEAU
L'HON. E. GÉRIN	M. GEO. LEMAY
M. ALFRED GARNEAU	M. JAMES PENDERGAST
M. L. P. LEMAY	M. LE DR ^e DIONNE
M. J. TASSÉ	M. T. P. BÉDARD
M. A. GÉLINAS	M. A. MICHEL

DIRECTEUR :

M. LOUIS H. TACHÉ,

DÉPARTEMENT DU SECRÉTAIRE D'ÉTAT, OTTAWA.

Les correspondances concernant la rédaction devront être adressées par la poste au Directeur de la Revue.



AGENTS DEMANDÉS :

On a besoin d'agents partout.

Quiconque nous enverra \$4.00 pour quatre abonnés, aura droit à un an de notre revue.

